

LA SAINT-SULPICE

Pour clore ces étés qui nous paraissaient alors si longs, si beaux, pouvait-il y avoir plus grande merveille que la Saint Sulpice, la "San Sarpi" de nos anciens, en un mot, la Vogue. C'était alors l'unique de l'année et nous l'attendions des semaines à l'avance.

L'arrivée des gros camions de la maison Lourdin nous transportait au septième ciel et j'étais aux premières loges pour assister au montage des chevaux de bois. J'en voyais des choses pendant ces quelques jours de préparation fiévreuse, oui, c'est le mot qui convient, je crois bien que j'avais de la fièvre !

Ces hommes forts, grands, bruyants, plutôt sales, me faisaient un peu peur et me ravissaient en même temps. J'admiraï leurs gestes rapides et précis, je voyais s'édifier peu à peu le merveilleux manège, sous les ordres tonitruants du Père Lourdin. Le vieux Jules trottait de-ci, de-là, habitué de longue date à ces cris, à cette agitation, aux appels fréquents de la patronne hélant son mari : "Franci-i-i-i-is !" sur fond de valse musette.

Le samedi soir, la fête commençait. Les "grands" allaient surtout sur les "pousse-pousse" de la place de la Bascule, qui m'effrayaient plus qu'ils ne me tentaient. Les filles poussaient de grands cris en s'envolant dans les airs, c'était à qui les élançerait plus haut, toujours plus haut. Et pendant ce temps-là, la tendre Rina Ketty nous parlait de sombreros et mantilles, Tino suppliait Marinella de rester dans ses bras... ah ! qu'il faisait bon vivre !

Nous, les petits, notre fête était surtout le dimanche. Certains privilégiés, comblés de pièces de vingt sous, faisaient d'innombrables tours de manège ; ceux qui en avaient moins se contentaient de regarder de tous leurs yeux les petits chevaux et cochons qui "montaient et descendaient", les bateaux qui se balançaient sur des vagues imaginaires. Et sans cesse, couvrant tous les autres bruits, cette musique qui déjà me paraissait nostalgique : "Adieu, Venise provençale..."

Mais, attention ! on avait des principes en ce temps-là et la musique était au ralenti pendant la messe, elle n'éclatait qu'à la sortie... Il se passait alors quelque chose d'extraordinaire, unique dans l'année bien sûr : notre vénéré curé GRAEFF, grand maître en liturgie et cérémonies fleurant bon l'encens, sacrifiait pour une fois aux plaisirs de ce monde : il offrait une tournée de chevaux de bois à ses chanteuses et les suivait du regard, souriant en coin devant leur exubérance...

Ce jour-là, le vieux Jules n'était peut-être pas à la fête : à l'intérieur du manège, inlassablement, il marchait en rond, tenant par la bride un vieux cheval qui, attaché au plancher par une corde, entraînait chevaux de bois, cochons et bateaux. Le mot électronique appartenait encore au futur et le brave cheval fatigué et le brave Jules donnaient toute leur force pour notre joie d'enfant. Ils tournaient ainsi des heures durant, tandis qu'une étrange musique "en cartons à trous" comme je l'appelais, se déroulait sous nos yeux en nous offrant une dizaine de chansons, toujours les mêmes. Un étrange petit bonhomme métallique, surgi on ne sait trop d'où, armé d'une baguette de chef d'orchestre, scandait la mesure par ces mélodies un peu grinçantes et saccadées qui nous enchantaient : "Quand refleuriront les-lilas-blancs..."

La fête durait deux jours : côté rue, le tir de la maison Deschaux attirait de nombreux amateurs. Et les yeux brillaient de convoitise devant tant de merveilles réservées aux meilleurs tireurs, depuis les pipes en sucre jusqu'aux poupées roses ou bleues, maquillées et pomponnées.

En ces années d'avant-guerre, la barbe-à-papa n'était pas encore arrivée à St Geoire mais il y avait un marchand de glaces... Des glaces ! je vous assure qu'on n'en mangeait pas souvent...

Le lundi, c'était la foire aux petits cochons et jour de congé des travailleurs saint-geoiriens. On mangeait la pogne aux prunes et le melon, en famille ou entre voisins. On recevait les oncles ou les cousins, on se retrouvait, on avait le temps.. Le mardi, la vie essayait de reprendre son cours, mais le soir, c'était la course au champagne sur les pousse-pousse, pour ceux qui avaient encore quelques sous en poche.

Et le mercredi, grande tristesse, tout était démonté, déboulonné, emballé... Adieu la vogue, adieu vieux Jules et vieux cheval, chaque départ emportait un peu de notre enfance...

Gilberte REYNAUD-DULAURIER.